

Place aux livres

Number 95, 2008

Québec 400 ans : une histoire au féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6862ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (95), 45–49.

Nicole Dorion-Poussart. *Voyage aux sources d'un pays, Sillery, Québec*. Québec, Les Éditions GID, 2007, 351 p.

Ce magnifique livre de l'historienne Nicole Dorion-Poussart est étonnant à bien des égards. Les lectrices et lecteurs qui, comme moi, pensaient y trouver une monographie de Sillery y découvrent, certes, des pages sur le régime seigneurial à Sillery, sur la construction navale, sur les lieutenants-gouverneurs à Spencer Wood mais encore beaucoup plus. Car ce livre est une invitation à entreprendre un grand voyage, avec Sillery, microcosme de l'histoire du pays, comme point d'ancrage.

À la fois érudite et excellente communicatrice, l'auteure exprime une vision du monde large et osée. Comme le fait remarquer Fernand Harvey qui en signe la préface, ce livre est conçu en arabesque, à la façon de l'Internet, ce qui est très novateur.

Le périple commence dans l'anse de Sillery, la « pointe aux anguilles » appelée Kamiskoua Ouangachit, où les Amérindiens pêchaient, 5 000 ans avant notre ère. C'est l'occasion pour l'auteure de remonter jusqu'aux migrations primitives de l'Afrique à l'Amérique, de réfléchir aux rapports des Amérindiens avec la nature et de traiter de la Réforme qui a contribué à amener les Jésuites en Nouvelle-France. Une nouvelle plongée dans le temps, jusqu'à l'empereur Wu-Ti, permet de mieux saisir les motifs de l'engagement d'explorateurs comme Jean Nicollet de Belleborne, futur « concessionnaire » de Sillery, qui a ouvert avec Samuel de Champlain la route de l'Ouest. Le livre rappelle aussi que la prise de Québec passe par l'anse au Foulon... Après la Conquête, plusieurs hauts fonctionnaires britanniques et canadiens succèdent aux dignitaires français qui avaient déjà acquis des terres à Sillery. L'auteure explique ensuite comment le blocus continental, en 1806, a favorisé l'industrie du bois, déterminante pour notre coin de pays.

Après nous avoir permis de redécouvrir James MacPherson Le Moine, une source capitale de cet ouvrage, l'historienne fait voir Spencer Wood, le domaine Catarauqui et, globalement, Sillery, comme un éden du XIX^e siècle. Tisser des liens entre Sillery – Woodfield – et l'Indépendance américaine, en retracer d'autres entre l'immigration anglaise, écossaise et irlandaise au Canada et les légendes arthuriennes, à partir de témoins comme les croix celtiques du cimetière St. Patrick, fait partie de ce voyage imaginaire. Les pierres, les monuments et l'architecture rappellent des

personnages marquants comme les fondatrices des communautés missionnaires établies à Sillery et même Jeanne d'Arc!

Ce beau livre, à l'iconographie généreuse et pertinente, offre rien de moins qu'une incursion dans l'histoire du monde à partir des résidents, des lieux et de la nature de Sillery. Un récit fascinant!

Marie-José des Rivières

♀ ♀ ♀

Monique Genest Leblanc. « Une jolie ceinture à fleche ». *Sa présence au Bas-Canada, son cheminement vers l'Ouest, son introduction chez les Amérindiens*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 178 p. (Coll. « Ethnologie de l'Amérique française »).

Ce titre un peu long, Monique Genest Leblanc le doit à un extrait du journal du maître d'école de Verchères,



Louis-Généreux Labadie. C'est par cette publication qu'elle est venue à clarifier l'ambiguïté de l'origine de cette ceinture. Elle vient infirmer l'hypothèse selon laquelle elle serait d'origine amérindienne comme plusieurs l'ont cru. Elle fait remonter au XVIII^e siècle la présence de la ceinture fléchée et le prouve par des attestations dans les documents d'époque. La ceinture fléchée fut introduite chez certaines tribus amérindiennes par la traite des fourrures. Ils la porteront ensuite. Non seulement l'auteure résout le problème de l'origine de la ceinture fléchée, mais elle fait la différence trop souvent négligée entre la ceinture, dite fléchée (avec des motifs variés comme des zigzags, des losanges, etc.), et la ceinture à chevrons. Avant 1798, on employait plutôt l'appellation « ceinture colorée » que « ceinture fléchée ». L'appellation « ceinture à chevrons » remonterait, quant à

elle, à environ 1942 (p. 49). Monique Genest Leblanc s'intéresse autant aux récits de voyageurs qu'à l'art pictural de son temps. Plusieurs tableaux et dessins sont d'ailleurs reproduits dans l'ouvrage. L'auteure se préoccupe aussi des modes vestimentaires des colons et des Amérindiens. Elle se reporte à de nombreuses sources (François-Xavier de Charlevoix, Gabriel Sagard, Samuel de Champlain, etc.), tant manuscrites qu'imprimés.

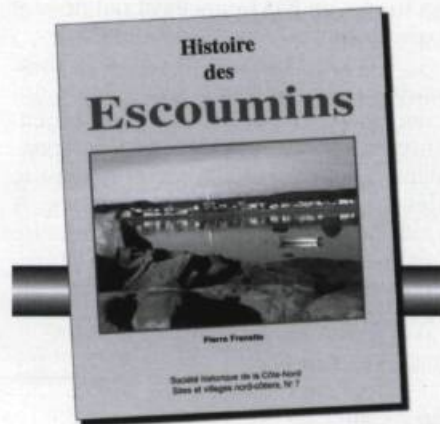
Jean-Nicolas De Surmont

♀ ♀ ♀

Pierre Frenette. *Histoire des Escoumins : un siècle et demi d'enracinement*. Municipalité des Escoumins et Société historique de la Côte-Nord, 1996, 88 p.

En dépit de son format réduit, cette *Histoire des Escoumins* contient beaucoup de renseignements et de données statistiques depuis la fondation officielle de cette paroisse, la plus ancienne de la Côte-Nord, en 1846. Mais la présence humaine dans cette région remonterait en fait à plusieurs milliers d'années avant notre ère. En 1603, Samuel de Champlain évoqua ce lieu et signala la présence des Autochtones, tout comme celle des Basques venus pour y chasser la baleine (p. 10). L'ouvrage couvre de nombreuses facettes : la vie économique, navale, sociale; la scène politique locale et les aspects religieux. L'auteur cite de nombreuses sources, dont plusieurs datent du XIX^e siècle : rapports de missions, correspondance, archives privées. Le récit s'achève au début des années 1990 : avec le temps et la migration de sa population, la région doit désormais faire face à de nouveaux défis et misera sur la diversification de ses activités, passant de l'exploitation forestière au tourisme.

Les recherches de Pierre Frenette méritent notre admiration. Il reproduit une grande variété de documents et de références : la liste des maires, des curés,

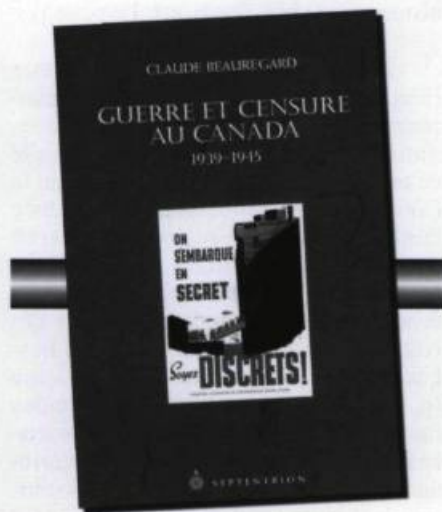


voire la liste intégrale des noms des habitants des Escoumins en 1861, mais aussi un extrait détaillé du budget municipal de 1937, et une multitude de photographies souvent inédites. L'auteur avait déjà rédigé une *Histoire de la Côte-Nord*, publiée en 1990 aux Presses de l'Université Laval. On trouvera son *Histoire des Escoumins* à l'hôtel de ville des Escoumins et auprès de la Société historique de la Côte-Nord.

Yves Laberge

♀ ♀ ♀

Claude Beauregard. *Guerre et censure au Canada, 1939-1945*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1998, 196 p.



Quand le gouvernement du Canada impose la censure, en septembre 1939, la vie des Canadiens (comme bien d'autres à travers le monde) est changée de plusieurs façons. Même si le contrôle de l'information est loin d'être absolu, l'auteur soulève quelques questions sur le rôle de la censure dans un pays démocratique en guerre. « Se pourrait-il qu'au Canada, en 1939, on assiste à la mise en place d'un modèle de censure représentatif d'un gouvernement ayant alors recours à des méthodes de fonctionnement qui ne sont pas inhérentes à une démocratie? »

Claude Beauregard décrit la mise en place de l'administration en ce qui concerne la censure de la presse, la censure militaire (et la vie des correspondants de guerre) et finalement la censure des communications personnelles. À l'aide de plusieurs exemples, il démontre comment la censure « reflète les préoccupations » d'une époque importante de notre histoire.

John MacFarlane

♀ ♀ ♀

José Ortega y Gasset. *Méditations sur la chasse*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2006, 149 p.

C'est en 1942 que le philosophe espagnol José Ortega y Gasset écrit ses *Méditations sur la chasse*. Ce texte d'une notoriété internationale, traduit en allemand, en japonais, en néerlandais, en anglais, connaît grâce aux éditions du Septentrion sa première traduction française sous la plume de Charles-A. Drolet. Le traducteur, qui a travaillé à partir du texte original espagnol, signe également une préface qui énonce au lecteur les raisons qui ont justifié une telle entreprise. L'avant-propos de Michel de Courval expose la pertinence que cet ouvrage conserve malgré son âge. La section « introduction et mise en contexte » est rédigée par Louis-Gilles Francœur, connu pour ses chroniques environnementales dans le quotidien *Le Devoir*. Francœur évoque les changements culturels et scientifiques qui sont survenus depuis la parution initiale des *Méditations*. Pour ce défenseur de la biodiversité, la pensée d'Ortega est partie prenante d'un renouveau qui doit s'opérer sur la réflexion de la chasse contemporaine. En ce début du XXI^e siècle, le chasseur a un sérieux problème d'image. Pourtant, l'humanité profonde du chasseur l'oblige à être conscient de la responsabilité que l'humain a sur la nature. Son intérêt repose sur la pérennité des gibiers, mais également sur la vie sous toutes ses formes. Pour Francœur, lui-même chasseur, le constat est clair : « En somme, le chasseur d'aujourd'hui doit se redéfinir comme faisant partie de l'élite de l'écologie, et cela, parce qu'il est chasseur »

Précédés par une biographie du philosophe, ces nombreux, mais pertinents préambules mènent les lecteurs aux *Méditations sur la chasse*. La réflexion dépasse ici l'acte de la chasse en s'insérant dans la globalité de l'existence. Pour Ortega, une fois libéré de son caractère de nécessité, la chasse s'élève au rang de sport, occupation destinée aux privilégiés, notamment pour les aristocrates qui se consacraient à cette passion. Pourtant, intrinsèquement, cette activité a très peu changé dans sa structure générale depuis des temps très anciens. La seule différence tient aux armes utilisées. Comme Ortega le rappelle, la chasse n'est pas l'apanage de l'homme, toute l'échelle zoologique la pratique. Le chat chasse bien les rats. Et pour bien comprendre ce qu'une telle activité représente, il faut nécessairement connaître ce qu'elle a signifié pour les hommes aux fils des siècles. Tuer n'étant pas le but exclusif de la chasse, il est nécessaire que



l'animal ait sa chance. L'art se révèle dans cette habilité à détecter le gibier, à lever la bête méfiante. Cet essai philosophique de nature anthropologique passe en revue plusieurs facettes de cette activité, de l'antécédent paléolithique à la domestication du chien, en plus de poétiser l'invention de la flèche, d'aborder l'éthique du chasseur et de lever le voile sur l'effrayant mystère du sang.

Le traducteur et la maison d'édition présentent ici une version du texte d'Ortega destinée particulièrement aux lecteurs de l'Amérique du Nord, sans pour autant y exclure les autres marchés. Sans travestir le propos, la présentation offre un cadre référentiel où la pensée du philosophe est complétée par des notes du traducteur qui réfèrent à des cas québécois, par exemple, l'extermination du béluga du Saint-Laurent encouragée par l'administration gouvernementale québécoise de 1934 à 1939. Par ailleurs, il faut noter la grande variété d'illustrations – photos et dessins tant contemporains que d'époque – utilisées pour personnaliser l'édition comme l'utilisation de photographies prises au Cap Tourmente. La sélection fait belle figure au côté du texte, dont le propos est des plus actuels, plus d'un demi-siècle plus tard. Le philosophe, plus que visionnaire ou prophétique, examine la relation de l'être humain à la vie, ce qui fait de cet ouvrage un outil de réflexion dépassant la dualité chasseur et non-chasseur pour atteindre à l'universalité.

Pascal Huot

♀ ♀ ♀

Rémi Tremblay. *Aux chevaliers du néud coulant*. Poèmes et chansons. Édition établie, présentée et annotée par Jean Levasseur. Québec, PUL, 2007, 534 p.



Né à Saint-Barnabé (près de Saint-Hyacinthe), Rémi Tremblay (1847-1926) émigre aux États-Unis avec ses parents et participe à la guerre de Sécession. Fait prisonnier, il s'évade, rentre au Canada, s'inscrit à l'école militaire de Montréal puis bifurque vers le journalisme. Tout en exerçant son métier dans les plus influents journaux de son époque, il publie un récit de voyage, un roman en partie autobiographique et cinq recueils de poèmes.

Rémi Tremblay s'est particulièrement distingué comme poète satirique. Il se plaisait à parodier les chansons de son époque pour se moquer des politiciens. Ce n'était pas du très grand art mais ses lecteurs devaient s'amuser aussi féroce-ment qu'à nos meilleurs *Bye Bye*. À la fin des années 1870, c'est de sa tribune au journal *Le Canard* qu'il observe par exemple la crise de 1878-1879 (coup d'État de Luc Letellier de Saint-Just et gouvernement minoritaire d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière). Il s'amuse en particulier aux dépens des députés libéraux (les « cinq veaux ») qui provoquent la chute de Joly en passant aux conservateurs en 1879. Entre 1879 et 1888, il connaît une période faste dans ce genre littéraire avec *Le chansonnier politique du Canard*, *Caprices poétiques* et *Chansons satiriques* puis *Coups d'aile* et *Coups de bec*.

Le titre de l'anthologie rappelle le titre de son plus fameux poème. Dans les années 1880, comme plusieurs autres écrivains, Tremblay travaille comme traducteur « sessionnel » à Ottawa. En 1887, dans la foulée de l'affaire Louis Riel, il s'avise de faire campagne pour le candidat libéral dans Richmond-Wolfe. Le conservateur est élu et Tremblay noie son amertume en rédigeant un poème (*Aux chevaliers du nœud coulant*) qui dénonce l'attitude des députés canadiens-français dans l'affaire Riel. Tremblay perd son emploi de traducteur, l'affaire se retrouve

aux Communes et son poème est reproduit comme preuve aux *Débats*. Il devra attendre la victoire libérale de Wilfrid Laurier pour retrouver son emploi et il délaissera la satire pour des genres moins dangereux.

L'anthologie préparée par Jean Levasseur est admirable. Les textes de présentation des œuvres sont très élaborés et les notes, copieuses. C'est tout le dernier quart du XIX^e siècle qui est évoqué dans cet ouvrage.

Gaston Deschênes

♀ ♀ ♀

« *Souvenirs de ma dernière année au pensionnat St-Roch* ». Québec 1894-1895. *Journal personnel d'étudiante de Clara Paradis, élève graduée*. Texte présenté, annoté et édité par Gilles Pageau. Mars 2008, 372 p.

Ce journal d'une jeune fille de dix-neuf ans, édité par son petit-fils un siècle après sa rédaction, constitue un témoignage précieux sur la vie quotidienne dans un pensionnat de religieuses à la fin du XIX^e siècle. Les récits de ce genre sont rarissimes et celui-ci est particulièrement bien écrit. Clara Paradis relate au jour le jour ses états d'âme et ses aspirations au seuil de l'âge adulte.



À une époque où l'Église catholique exerce une forte emprise sur la société québécoise, la jeune Clara rapporte les nombreux événements à caractère religieux qui jalonnent sa dernière année au pensionnat. Au-delà des pratiques de dévotion, c'est la spiritualité d'une couventine à la foi sincère et profonde qui nous est révélée au fil des pages. Clara Paradis est une jeune fille sérieuse, parfois mélancolique, mais elle sait s'émerveiller des beautés de la nature et elle apprécie particulièrement la musique.

Le document est aussi une chronique des méthodes d'enseignement de l'époque

ainsi que des valeurs inculquées aux jeunes filles, formées pour devenir des religieuses ou des mères de famille. Clara Paradis adhère complètement au discours du clergé. Elle démontre également beaucoup de respect pour les religieuses qui lui enseignent. Par contre, elle se montre très critique face au Bureau des examinateurs qui décerne les brevets d'enseignement à ceux et celles qui désirent embrasser cette carrière.

Le journal de Clara est enfin une chronique de la vie à Québec en 1894-1895. Évidemment, les pensionnaires du couvent de Saint-Roch vivent en recluses. Mais elles peuvent recevoir des visiteurs au parloir et elles sortent parfois pour des balades en ville. En plus d'assister à des offices dans différentes églises, Clara se rend à l'Exposition provinciale, au monument des Braves, au monument Cartier-Brébeuf. Il y a aussi les visites obligées chez le dentiste ou le photographe.

Le document publié par Gilles Pageau présente donc un grand intérêt historique, notamment pour l'histoire des femmes et l'histoire socioreligieuse du Québec au tournant du XX^e siècle. Source de première main, le journal de Clara Paradis est enrichi de 235 notes explicatives et de dix appendices. En outre, l'édition met en valeur, par la reproduction de plus d'une trentaine de fac-similés, la calligraphie très fine et l'iconographie qui étaient enseignées aux jeunes filles par les communautés religieuses féminines. Une soixantaine de photos complètent l'ouvrage.

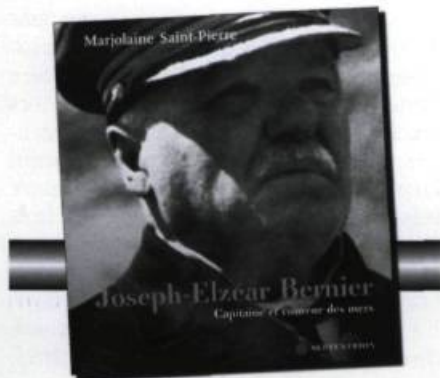
L'édition comprend une présentation (qui fait le point notamment sur le contexte religieux et social de l'époque ainsi que sur la famille de Clara Paradis), le corps même du journal personnel d'étudiante (170 pages), une postface (qui présente une vingtaine d'événements clés de la vie de Clara Paradis et de sa famille, entre sa sortie du pensionnat en juin 1895 et son décès en février 1959). Plus qu'un simple témoignage sur une époque où la religion occupait une place très importante dans la vie des Québécois, le journal de Clara Paradis est un texte empreint d'humanité.

Jacques Saint-Pierre

♀ ♀ ♀

Marjolaine Saint-Pierre. *Joseph-Elzéar Bernier : capitaine et coureur des mers*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 2004, 366 p.

Joseph-Elzéar Bernier est une des figures dominantes de l'histoire maritime canadienne. À l'heure où la prise de possession de l'Arctique est devenu un enjeu



international, l'histoire du capitaine Bernier prend maintenant un nouveau sens.

C'est un travail remarquable qu'a mené l'auteure, Marjolaine Saint-Pierre, avec cet ouvrage. En effet, la vaste enquête, la belle rédaction, le travail de minutie et la qualité de l'iconographie situent ce livre parmi ceux indispensables à toute bibliothèque maritime. Il s'agit en fait d'une biographie qui retrace, pas à pas, la vie du capitaine Joseph-Elzéar Bernier. Chaque période de la carrière de l'explorateur est traitée avec beaucoup de détails et de rigueur. Le livre est divisé en deux grandes parties : la première couvre la période du capitaine comme commandant de vaisseaux à voile; la seconde porte sur l'époque où il mena des expéditions polaires à bord du navire *Artic*, pour le compte du gouvernement canadien.

L'histoire de Joseph-Elzéar Bernier est exceptionnelle. Né à L'Islet en 1854, il devient mousse à quatorze ans et capitaine de navire à... dix-sept ans! Pendant plus de 25 ans, il parcourt les mers du monde comme commandant de navire, notamment pour transporter du bois vers l'Angleterre. C'est plus de 100 navires qu'il a dirigés et il a traversé, au bas mot, 250 fois l'océan Atlantique. Après un intermède comme directeur de la prison de Québec, il se lance dans la navigation polaire. Son objectif est d'abord d'atteindre, le premier, le pôle Nord. Au même moment, il alerte le public et les politiciens canadiens sur la question des îles des Territoires du Nord-Ouest. Par la suite, après moult difficultés, il est mandaté par le gouvernement canadien pour mener des expéditions. De 1904 à 1911, puis de 1922 à 1925, Bernier explora donc la région de l'est de l'Arctique. C'est en 1909 qu'il revendique officiellement les îles de l'Arctique au nom du Canada en dévoilant une plaque à l'île Melville. Au cours de ses voyages, Bernier et ses hommes ont, entre autres, établi plusieurs contacts avec des peuples autochtones. Le capitaine Bernier a pris sa retraite en 1925.

C'est un document superbe que nous propose Marjolaine Saint-Pierre, qui fait carrière dans le monde des communications. Son livre constitue un ouvrage de référence parce qu'il est détaillé et très près des archives. Il comporte de nombreuses images, de fort belles photos, des cartes, des tableaux... Notons que, malheureusement, l'auteure n'a pas eu accès à l'important fonds Bernier des archives du Collège de Lévis.

L'Arctique qui regorge de pétrole et de gaz naturel est devenu le Klondike des temps modernes. Sa prise de possession comporte donc des enjeux majeurs. La ville de Lévis vient d'annoncer l'installation prochaine d'un monument en hommage au capitaine Bernier. Ce sera certainement une façon pour le gouvernement canadien d'exprimer sa souveraineté sur l'archipel Arctique. Parce que, ne l'oublions pas, sans Joseph-Elzéar Bernier les îles de l'Arctique n'appartiendraient peut-être pas au Canada.

Simon Blais



Réal Fortin. *Le fort de Chambly*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2007, 222 p. (Coll. « Les cahiers du Septentrion »).



Si l'ordonné libraire n'y prend garde, il pourrait bien ranger le récent bouquin de l'historien Réal Fortin dans la section des romans jeunesse. Pourrait-on lui reprocher cette méprise? *Le Fort de Chambly* est imprimé dans un format semblable aux colorées séries de la littérature pour adolescents et est doté d'un nombre équivalent de pages. De plus, sa couverture propose des illustrations, celles d'un Autochtone attaché à un pieu et d'un soldat français faisant le guet.

Mais est-ce bien un livre d'histoire sur ce fort dont les origines remontent au Régime français qu'offre ici Réal Fortin, enseignant à la retraite, auteur (*La guerre des Patriotes le long du Richelieu, Le fort Sainte-Thérèse et la Nouvelle France*) et vice-président de la Société d'histoire de la seigneurie de Chambly? C'est davantage un livre d'histoires diverses, de faits d'armes, de complots et d'événements méconnus du public qui sont relatés ici et liés entre eux parce qu'ils se déroulent dans ce supposé « poste militaire fade et sans histoire », des qualificatifs que rejette l'auteur.

La moitié du bouquin rassemble ces histoires, éphémérides et notules. On y traite de l'incendie de la première enceinte, toute faite de bois, de la construction du fort de pierre à laquelle chaque habitant de Montréal doit consacrer huit jours de corvée, de la contrebande de fourrures et d'attaques amérindiennes. Quant à l'autre moitié, elle se compose de six annexes, de notes biographiques (pas moins de 273 références!) et d'un index de noms et de lieux.

L'annexe 5 intéressera nombre de généalogistes. Relevant les noms inscrits dans les registres paroissiaux et les actes notariés, l'auteur dresse une liste du personnel civil et militaire ayant séjourné au fort ou chez les habitants de Chambly depuis 1665 jusqu'aux derniers moments du Régime français.

S'est-il déroulé un événement majeur dans ce château fort érigé par les soldats du régiment de Carignan sur les bords de la rivière Richelieu, dite rivière des Iroquois? « Sa plus grande épopée » se tiendra le 4 septembre 1760. La date de la capitulation devant les Britanniques? Exact. Aucune bataille n'y a eu lieu, a-t-on toujours appris. Mais des notes relevées par Réal Fortin dans les journaux tenus par des militaires anglais racontent une autre histoire. Les assiégeants se sont retranchés derrière « une muraille humaine » formée des femmes et enfants de Chambly et ils font feu au-dessus des têtes de leurs otages. Le dernier commandant français du fort, Paul-Louis Damezard de Lusignan, donnera l'ordre de se rendre.

François Gloutnay

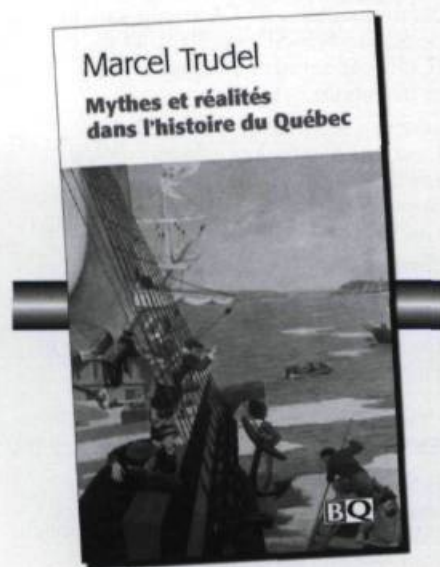


Marcel Trudel. *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 2006, 346 p.

Historien prolifique, Marcel Trudel est devenu un véritable monument de l'historiographie québécoise. Ce vulgarisateur hors pair nous présente ici

une réédition, en format compact, du premier tome de son ouvrage *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec* dont l'édition originale est parue en 2001.

Comme son titre le suggère, ce livre cherche à déboulonner les mythes fondateurs de notre histoire afin que surgisse la vérité historique. Pour ce faire, Marcel Trudel s'intéresse à Jacques Cartier, à Jean Talon et à Madeleine de Verchères dont les réalisations sont « réévaluées à la baisse ». Critique intransigeant, l'auteur ne semble toutefois pas avoir réalisé que ces personnages ne figurent déjà plus à l'avant-scène de nos programmes scolaires. Voilà ce qui semble expliquer son acharnement envers des « héros » qui, à force d'être démystifiés, finissent par passer pour des incapables et des profiteurs.



Si Marcel Trudel sait se montrer exigeant envers les figures historiques du Régime français, il est toutefois beaucoup plus tolérant lorsqu'il s'agit de traverser la civilisation britannique. Ceci est particulièrement le cas lorsqu'il cherche à justifier les responsables de la déportation des Acadiens. Pour ce faire, il place le Grand Dérangement de 1755 sur le même pied qu'un projet mort-né de déportation de la population de New York dans l'éventualité de sa conquête par la France en 1689.

De la banalisation du drame acadien, l'auteur passe ensuite à l'inventaire des avantages que nous aurions apportés la Conquête britannique. De ce nombre, figurent la liberté de commerce, l'instauration du service postal et la popularisation du « Bifteck » qui, pour Trudel, valent bien cinq années de guerre et la fin de l'expansion de l'Amérique française. Poursuivant dans la même voie, l'auteur

reprend son éloge de la Conquête dans un chapitre qu'il consacre aux « Lumières » apportées par l'Angleterre. Évidemment, ce cumul tient toujours pour acquis que la Nouvelle-France n'aurait connu aucune évolution de 1760 à nos jours.

Voilà donc un ouvrage qui nous présente une vision très sélective de l'histoire du Québec. Sur certains points, elle s'insère parfaitement dans le courant dominant de l'historiographie québécoise tandis que sur d'autres, elle verse plutôt dans la promotion d'un nouveau dogme, celui des avantages de la Conquête britannique. Véhiculant autant de mythes que de réalités, ce livre est tout de même digne d'intérêt puisqu'il nous présente un excellent condensé de la pensée de son auteur.

Dave Noël

♀ ♀ ♀

Josianne Paul. *Exilés au nom du roi : les fils de famille et les faux-sauniers en Nouvelle-France, 1723-1749*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2008, 211 p.



Entre 1723 et 1749, le comte de Maurepas occupe les fonctions de secrétaire d'État et de ministre de la Marine et des Colonies dans la France de Louis XV. Comme ses prédécesseurs, il croit que le développement des colonies alimente le commerce et, par le fait même, la puissance de l'État français. Selon lui, le développement des territoires outre-mer nécessite une hausse démographique et une diversification de l'économie. Afin de remplir ces deux conditions, Maurepas conçoit pour la Nouvelle-France une nouvelle politique d'immigration qui fait appel à la justice royale. Cette politique innovatrice du ministre de la

Marine et des Colonies a été étudiée par Josianne Paul dans sa thèse de maîtrise publiée chez Septentrion. Il en résulte un ouvrage d'environ 200 pages très bien documenté et illustré de quelques peintures. Bien qu'il s'agisse d'un texte universitaire, le contenu reste accessible à quiconque s'intéresse à l'histoire de la Nouvelle-France. Dans un style d'écriture simple et efficace, l'auteure retrace l'utilisation de lettres de cachet dans l'envoi de fils de famille et de faux-sauniers dans la colonie nord-américaine. Outil de la justice du roi, elles permettent une intervention judiciaire qui ne fait pas appel aux instances de la justice régulière. Plus qu'un instrument royal de contrôle social, elles répondent aussi à des besoins politiques et économiques comme le montre l'utilisation qu'en a faite Maurepas.

Pour comprendre la mise en place de cette politique d'immigration, Josianne Paul présente d'abord le parcours et les fonctions du comte. Son poste lui confère des prérogatives dans le domaine judiciaire. Par conséquent, il décide de mettre à profit les lettres de cachet pour ses visées coloniales. Elles sont d'abord utilisées pour envoyer les fils de famille en Nouvelle-France. Il s'agit de jeunes hommes de la bourgeoisie et de la petite noblesse qui, par leur comportement, portent atteinte à l'honneur familial. La famille peut obtenir une lettre de cachet pour les mettre à l'écart. Cependant, leur origine sociale n'en fait pas d'excellents colons. Plusieurs se retrouvent à la charge des autorités. Maurepas se tourne alors vers les faux-sauniers, les contrebandiers de sel. Ce sont souvent des agriculteurs qui s'adonnent à ce commerce illégal pour se procurer un revenu d'appoint. Ils représentent donc des candidats idéaux pour développer la colonie comme l'entendait le secrétaire d'État. Plusieurs partent pour le Canada jusqu'au désaveu de Maurepas en 1749. Pour ces deux catégories d'immigrants, l'auteure analyse le processus de déportation ainsi que leur comportement au sein de la société coloniale. Des exemples de cas montrent un bon nombre d'intégrations réussies.

Bref, il s'agit d'un livre savant, clair et concis. Josianne Paul étudie un aspect bien particulier de l'immigration en Nouvelle-France. Elle met ainsi au jour la conception de la justice sous l'Ancien Régime et surtout son utilisation par les autorités.

Pierre-Olivier Maheux

♀ ♀ ♀